

Miséricorde pour les damnés

Valentin Retz

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Retz, V. (2016). Miséricorde pour les damnés. *Les écrits*, (147), 69–80.

VALENTIN RETZ

Miséricorde pour les damnés

Venise est à mes yeux la cité trouble par excellence. Elle me travaille, elle me bouscule, elle me lamine en profondeur. Je m’y suis rendu régulièrement, bien trop souvent depuis l’enfance — et toujours malgré moi! —, y goûtant tour à tour les affres des moustiques et des touristes en hordes, la moiteur des canaux, le roulis des bateaux, l’odeur de vase, le mal de mer, le mal de terre, la chaleur nauséuse. J’y ai subi ce vertige particulier, qu’on ne retrouve nulle part ailleurs, celui des masques enchevêtrés, des rues biaisées, des ponts étroits, des bâtiments sans perspectives, comme louvoyant le long des places et des impasses. Durant chacun de mes séjours, j’y ai même affronté une certaine peur indéchiffrable, n’en déplaise aux théâtres, aux restaurants et aux salles de concert que j’ai courus avec fièvre, comme si je devais trouver là quelques raisons de m’alléger l’âme et le cœur.

L’été dernier, j’ai demandé qu’on m’installât dans un appartement donnant sur le quai des *Zattere*, dans la partie méridionale de la ville, c’est-à-dire sur son front maritime, juste en face de l’île de la Giudecca — et plus spécifiquement juste en face de l’église du Rédempteur conçue par l’architecte Palladio, dont la façade Renaissance aux proportions équilibrées aurait dû rasséréner ou tout du moins atténuer mon sentiment vénitien de pesanteur et de malaise. J’écris : *aurait* dû, car bien évidemment les choses ne se sont pas passées comme je l’avais prévu. Et pour cause, j’étais bien loin d’imaginer qu’il rôdât

aujourd'hui dans la lagune, tels des monstres d'acier assoiffés par le stuc, des paquebots de croisière si gigantesques, si colossaux, si totalement déraisonnables, qu'ils pussent engouffrer l'horizon en personne. D'ailleurs, ces circonstances, je les ai découvertes d'une façon très brutale, puisque c'est au réveil, après ma première nuit au milieu des chatoiements des tissus Fortuny qui diapraient le mobilier et les murs de ma chambre, qu'un paquebot formidable, vraiment cyclopéen, s'est immiscé sans préambule entre l'église du Rédempteur et ma vision.

C'était à l'heure du petit déjeuner : je sirotais un thé ou un café, je n'en suis plus très sûr, lorsqu'une masse extraordinaire, une barbarie flottante, a masqué tout d'un coup la clarté du matin. Qu'ai-je alors ressenti? Évidemment, de la stupeur, ainsi qu'une vive curiosité. Car ça voguait avec cent mille hublots, cent mille chaloupes, cent mille étages. C'était une bête dans le chenal, un Béhémoth industriel qui dévorait les immeubles alentour, s'imposant sans vergogne, saturant tout l'espace. Et c'est pourquoi je me suis empressé d'ouvrir grande la fenêtre depuis laquelle j'avais admiré jusqu'ici les lignes pures et symétriques de l'église sur l'autre rive. Mais rien à faire : j'ai eu beau m'avancer à travers l'encadrement, lever les yeux pour me donner une vue d'ensemble, la chose m'a gardé sous son ombre. Or, ce faisant, je ne sais pas ce qui m'a le plus interloqué. Est-ce de devoir toujours porter mon regard un peu plus haut, comme s'il butait sur la paroi d'une montagne? Ou sont-ce ces formes noires, ces silhouettes découpées dans le soleil, ces mains humaines, ces jambes humaines, ces têtes humaines par milliers qui contemplaient, elles, depuis leur promontoire, la sérénissime Venise en son entier?

Comme dirait le poète, je me voyais ainsi réduit à une notable quantité d'importance nulle. Réduction bien étrange, éminemment paradoxale. Et qui me tiendrait lieu d'impression liminale. Puisqu'au cours des deux semaines suivantes je n'ai cessé de me représenter la cité que j'arpentais de long en large

sous les espèces d'un parc d'attractions culturelles, dont l'ampleur historique, artistique, religieuse pouvait maintenant se résumer comme par magie à une image entraperçue sans s'en soucier depuis le pont extérieur d'un paquebot de croisière hypermoderne. Au reste, et soit dit en passant, les passagers qui séjournent sur ce genre de navire ont bien compris le caractère dorénavant provincial de Venise, pour ne pas dire son caractère arriéré par rapport au déballage technologique dont ils disposent à bord, dans la mesure où la plupart ne débarquent même pas, se contentant de survoler depuis le haut de leur perchoir les canaux, les palais et les places qu'ils peuvent de plus explorer à loisir sur leur *smartphone* ou leur tablette, si tant est que l'envie les en prenne après le casino, le solarium, la piscine, le restaurant, le cinéma, etc.

C'est dans ce bain, donc, avec ce gros œil en surplomb, comme si j'avais incorporé le point de vue englobant depuis lequel la civilisation mondialisée pouvait maintenant condenser n'importe quelle complexité traditionnelle, que j'ai noté une pratique surprenante au fur et à mesure de mes promenades : à savoir celle de se photographier soi-même en suspendant son téléphone au bout d'une perche télescopique. Cette pratique m'est apparue avec d'autant plus de netteté qu'en toutes saisons le flux des visiteurs est incessant le long des axes qui relient les principaux monuments, conservant qui plus est un débit substantiel dans les zones périphériques, si bien qu'au détour d'une ruelle, devant un porche ou sur un pont, on croise en permanence un homme seul, une femme seule, voire un couple en train de se photographier à l'aide d'une perche déclinée en bleu, vert, magenta ou d'autres couleurs fluorescentes.

De prime abord, l'acte et la chose m'ont paru anecdotiques, simplement ridicules. Il y avait, par exemple, cette jolie brune qui posait avec son Jules, talons levés, lèvres entrouvertes, cheveux au vent. Ou bien encore cet étudiant chinois, cette Allemande suréquipée, ce gros Arabe saoudien, cette vieille

Américaine permanentée qui prenaient tout d'un coup des mines convenues, artificielles. Or, après quelques jours, et à force d'addition de personnes, mais également à cause de la proximité de ces scénettes qui se jouaient bien souvent à quelques mètres d'intervalles, je me suis dit que d'ordinaire nous ne remarquons guère à quel point sont empruntées nos attitudes en présence d'un appareil photographique. Fait qui s'explique, il me semble, par deux raisons conjointes : la première, parce que nous sommes partie prenante de ces moments au cours desquels nous nous photographions en famille, entre amis ou au travail ; la deuxième, parce que les êtres avec lesquels nous partageons ces moments nous poussent à intégrer une injonction on ne peut plus sociale, injonction selon laquelle il nous faut prendre la meilleure pose imaginable pour le meilleur effet possible.

Ainsi, en voyant ces hommes et ces femmes de toutes nationalités prendre des mines, glacer des poses et tirer des sourires dans les ruelles ultra-bondées de Venise, alors qu'ils étaient seuls à se photographier au bout d'une perche derrière laquelle il n'y avait littéralement personne, j'ai soudain réalisé que quelque chose de beaucoup plus subtil, de beaucoup plus prégnant, de beaucoup plus invasif qu'une injonction sociale les inclinait à agir de la sorte. Au vrai, la chose s'est imposée en observant l'une de ces fausses adolescentes au corps d'adulte, aux idées lisses, à la conscience agglomérée, qu'un certain art de la mise en scène aura sans doute consacrée leader d'opinion, voire créatrice de tendances sur les réseaux sociaux. Bref, au détour d'une flânerie, je suis tombé nez à nez devant ce phénomène qui se contorsionnait face à elle-même en s'appuyant sur la margelle d'un puits sculpté au milieu d'une placette. Et je dois dire qu'à la voir s'autophotographier de cette manière, dans sa robe ultracourte qu'on aurait crue dessinée par le styliste suicidé Alexander McQueen, avec son graphisme reptilien jaune-orangé fondu d'or, j'ai pensé qu'elle dansait sous le charme de sa perche comme le serpent suit le mouvement de la flûte du

charmeur. Et par là même, c'est ce charmeur que j'ai perçu avec une force et une netteté qui m'a franchement fait tressaillir. Car d'un seul coup c'est le vide au bout des perches dont tant de gens se servaient pour se photographier qui m'a paru tout rempli par un unique maître invisible. Un maître froid, calculateur, fonctionnaliste. Je veux parler de cette instance en croissance qui a fait irruption dans nos vies depuis l'avènement d'internet, de ce milieu, de cette matrice numérique qui contrôle toujours mieux les psychismes et les corps depuis l'espace de sa virtualité.

Partant, je me suis mis à regarder les êtres humains qui s'agitaient au bout d'une perche comme les victimes autogérées d'un programme de servitude universelle. Et sans tarder j'ai compris que le gros œil en surplomb que j'avais repéré tout au début de mon séjour ne se contentait guère de résumer, de comprimer, de simplifier le temps, les lieux, depuis le haut de je ne sais quel paquebot pharaonique : mais qu'il traquait en vérité l'humanité dans ses usages. Ce qui m'a disposé à concevoir — assez perversement, d'ailleurs — ce que pourrait être la prochaine innovation technologique liée à cette sorte de contrôle intégré du gros œil en surplomb sur nos vies insouciantes. Je me suis dit : « Puisque ce maître, ce charmeur à l'autre extrémité de la perche est déjà invisible, ne reste plus qu'à supprimer la perche elle-même pour renforcer son emprise. » Oui, j'ai pensé : « Ne reste plus qu'à construire un genre de drone miniature qui quadrillerait en permanence l'espace vital de chacun, qui le scannerait, le filmerait, le photographierait depuis partout et sous toutes les coutures. » J'ai même donné à ce dispositif le nom stupide d'*autodrone*. Or, ce faisant, et dans l'optique d'un contrôle toujours accru, voire absolu, je me suis avisé que le mieux serait encore que ces drones disparaissent du champ conscient de notre esprit, qu'ils s'intègrent en quelque sorte à notre chair, devenant ainsi notre corps même ou tout du moins son extension.

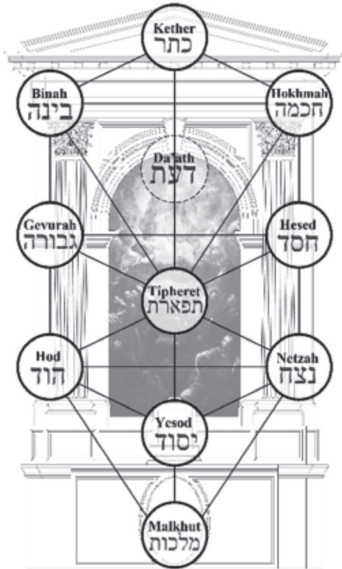
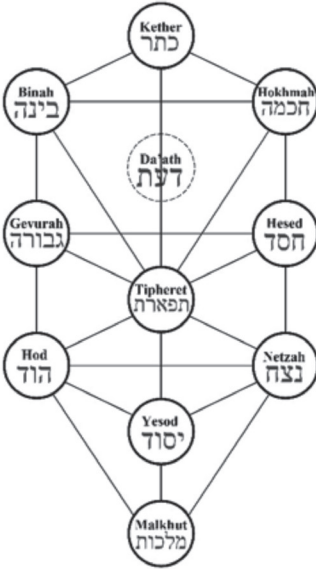
C'est dans cette sombre perspective que mes idées se sont dès lors développées d'une manière inattendue, quoiqu'aiguillée par des prestiges dont j'ai du reste envisagé le caractère délétère en parallèle à la montée en puissance de mon mal-être vénitien. En effet, dès le début de mon séjour, j'avais noté qu'une multitude de corps tatoués aux bras, aux jambes, au cou, dans le dos s'affichaient en marcel, en chemisette, en jupe courte ou en short, comme si la multiplication de ces marques irréversibles ne portait pas à conséquence, qu'elle ne trahissait rien d'exceptionnel, qu'elle ressortissait à une mode. Mais en observant mieux la terrifiante frivolité des tatouages dont mes contemporains avaient choisi de se couvrir – les uns renvoyant à une série télévisée, à un *cartoon*, à un jeu vidéo, les autres à un imaginaire dominateur, tribal ou seulement nihiliste, mêlant pêle-mêle des têtes de mort, des motifs géométriques et des figures plus ou moins démoniaques –, je me suis dit que tant de conformisme dénotait en vérité une préparation sourde, irrésistible, visant à instaurer une gestion biopolitique des sociétés et des personnes.

Je veux dire : traditionnellement, le tatouage se rattache à un rite, à une initiation qui vise à instaurer par le truchement de signes occultes un lien charnel et spirituel avec des dieux, des démons, des esprits, bref, avec des intelligences invisibles. C'est aussi une manière d'identifier les esclaves, les prisonniers et les animaux domestiques. Or, en voyant ces foules arborer les symboles du spectacle permanent qui les avait conditionnées à travers les écrans, j'ai compris que la puissance qui les faisait penser, marcher, respirer de concert s'apprêtait à contrôler plus intimement leur quotidien. Car si ces foules s'étaient sans doute convaincues qu'elles se tatouaient pour des motifs esthétiques, il n'en restait pas moins que leurs tatouages conservaient en eux-mêmes une signification traditionnelle, qu'ils instituaient par conséquent une relation – fût-elle tacite – avec une force, une entité insaisissable ; et en l'espèce qu'ils instituaient une

relation avec ce maître, ce gros œil en surplomb qui les apprivoisait par ce biais mortifère, les préparant à se soumettre à son contrôle absolu, intégré, cybernétique. Car, enfin, c'était clair : dès lors que la technologie le permettrait, tous ces hommes et ces femmes qui avaient d'ores et déjà accepté de tapisser leur peau des symboles explicites de leur conditionnement n'hésiteraient pas à opérer en profondeur les modifications nécessaires à leur complète aliénation, affectant tel organe, ajoutant telle prothèse, remettant tout entre les mains de leur maître invisible, jusqu'aux fonctions végétatives que ce dernier piloterait en temps réel depuis l'intermonde, ou plutôt le non-monde des réseaux d'informations.

Toutes ces idées noires et morbides, infiniment désespérantes, se coulaient donc, je le redis, dans mon mal-être vénitien qu'exacerbaient, par ailleurs, des chaleurs de saison proprement assommantes. Pourtant, un matin, tandis qu'un énième paquebot géant me distançait le long des quais où je cherchais l'air de la mer tout en scrutant la porte ouverte de l'église du Rédempteur, dont le silence et la béance m'invitaient en sourdine à traverser les trois cents mètres du canal qui me séparaient d'elle, ce n'est pas un haut-le-cœur qui m'a soulevé sans crier gare, mais une émotion claire : une joie diaphane, douce, apaisante. Et c'est pourquoi j'ai décidé d'embarquer pour l'île de la Giudecca, dont la dénomination rappelle la communauté juive qui y vivait jusqu'à la création du ghetto il y a cinq siècles exactement.

Je ne décrirai pas la traversée pleine de soleil, de flots miellés, de vent radieux à bord du vaporetto. Car, à considérer la découverte qui m'a illuminé un peu après dans l'église, cette traversée n'a pas cessé en débarquant sur l'autre rive. Au contraire, elle s'y est emballée, glissant follement dans une voie parallèle, dont je dois dire pour être franc que cette dernière m'emporte encore, m'envoûte encore, me ravit aujourd'hui. Et ce, probablement, parce qu'elle rallie à travers tous les temps, à travers toutes les terres, ce lieu sacré que les Juifs ont montré



dans l'histoire au milieu des nations et que Jésus, le messie d'Israël, a offert à tout homme en vainquant le démon, le péché et la mort.

Quoi qu'il en soit, après avoir un peu flâné à l'intérieur de l'église, visitant même la sacristie derrière l'abside, j'ai détaillé dans une chapelle latérale un grand retable symétrique qui abritait en son centre une peinture du Tintoret représentant l'ascension du Christ vers le Père. Je l'ai détaillé intensément, et sans vraiment savoir pourquoi; peut-être simplement parce qu'à ce moment-là cette image d'une ascension possible m'arrachait au marasme dans lequel je baugeais depuis déjà dix jours. Or, ce faisant, après quelques minutes, la forme dite *all'antica* du retable, avec ses deux colonnes et son fronton à l'image d'un portique de temple grec, m'est apparue redoublée par une seconde forme mystique qui n'aurait assurément pas dû pouvoir correspondre avec les angles et la structure de la première. Puisqu'en effet c'est l'Arbre de Vie juif, qu'on appelle également arbre séfirotique, qui s'y est tout d'un coup surimposé dans ma vision, incluant même jusqu'à l'autel que coiffait le tabernacle sanctifié par les hosties à l'intérieur: comme si l'ensemble catholique face à moi épousait en secret la structure du salut qui opérait au cœur du judaïsme, comme si l'Arbre de Vie formalisé par des générations de kabbalistes épousait en secret les circonstances qui structuraient la vie du Christ.

Cette étrange révélation, presque choquante, lorsqu'on connaît les conflits qui ont dressé l'une contre l'autre la Synagogue et l'Église, je n'aurais pas su motiver précisément pour quelle raison elle m'avait traversé. Était-ce le fait de me trouver sur une île dont le nom renvoyait à ses anciens occupants juifs, ou bien celui d'avoir lu quelques ouvrages de kabbale pour mieux saisir le foisonnement, les influences ésotériques des monuments vénitiens qui m'intriguaient depuis longtemps? Les deux options étaient plausibles; elles me paraissaient même complémentaires. D'autant que tout cela s'inscrivait à la suite des

pensées qui m'avaient occupé en pénétrant malgré moi — j'en prenais subitement conscience! — la cohérence anti-biblique qui se tramait en la personne du maître froid, impitoyable, qui ordonnait aujourd'hui les nouvelles mœurs technologiques, asservissant le genre humain via les contenus spectaculaires et les objets connectés.

C'est donc ainsi, entre question et certitude, entre intuition et religion, l'esprit inquiet, mais le cœur plein des traits du Christ dessiné par Tintoret, que j'ai franchi en sens inverse la porte ouverte de l'église, m'arrêtant juste un peu plus loin, en haut des marches qui plongeaient vers le canal. Là, dans l'urgence d'une pensée lourde, et tandis qu'un énorme paquebot de croisière s'imposait au riverain, saturant le chenal, me cachant complètement le soleil du matin, je me suis ressouvenu qu'après des siècles de querelles les premiers pères de l'Église avaient compris, défini Jésus-Christ, l'astre surgi d'Israël, comme *vrai Dieu et vrai homme* — lui qui s'était révélé pour libérer le genre humain de l'emprise des ténèbres. D'instinct, tel un mantra, j'ai alors murmuré cette formule dont j'ai pensé qu'elle conjurait l'ombre portée par le paquebot. J'ai répété: «Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme...» Puis quand la chose s'en est allée, quand le monstre m'a rendu à la lumière, une idée claire m'a fait frémir jusqu'à la pointe des cheveux. Je me suis dit: «Mais alors, si Jésus-Christ est vraiment Dieu et vraiment homme, cette puissance, ce maître invisible, ce gros œil en surplomb, que j'ai décelé partout à l'œuvre dans les activités contemporaines, ne serait-il pas en vérité sa parfaite inversion? Et si tel est bien le cas, comment l'appeler? — lui qui n'est ni Dieu ni homme, mais un système s'employant à transformer l'humanité en rouage fonctionnel. Oui, quel nom lui donner, si ce n'est l'antichrist?»



THE DAY SHE SANG
BY GIANLUIGI SCIACCA

